

## ARTS

# LILIAN WHITTEKER, UNE ARTISTE AMÉRICAINE EN TOURAINE

Jean-Bernard SANDLER\*

## RÉSUMÉ :

Amie des plus grands artistes américains venus travailler en France dès le début du XX<sup>e</sup> siècle, Lilian Whitteker, née à Cincinnati (Ohio) en 1881, a vécu et peint à Montbazou, en Touraine, à partir de 1922. Cet article évoque à grands traits sa vie romanesque et montre la spécificité de son art à travers la variété de ses styles menés de front pendant près de 80 années de peinture.

## ABSTRACT:

A friend of the greatest American artists who had come to work in France in the beginning of the 20<sup>th</sup> century, Lilian Whitteker, born in Cincinnati, Ohio, in 1881, lived and painted in Montbazou, Touraine, starting in 1922. This article develops her romantic life in broad terms and points out the specifics of her art, examining the diverse styles she used during almost 80 years of painting.

*« Donner ce qu'il y a de meilleur en soi, aimer jusqu'à dans ce que l'on crée, Lilian Whitteker nous l'a largement, pleinement appris. Sa ferme protestation contre un monde déshumanisé, elle l'a exprimée par sa façon marginale de vivre, de se comporter, de penser et d'agir. C'est un exemple déroutant, certes, mais combien salutaire ! Par ses qualités d'artiste, de créatrice, par son désir intense de faire partager ses découvertes et ses émerveillements, Lilian Whitteker a protesté, à sa manière, contre l'ennui d'une existence*

---

\* Secrétaire de l'Académie de Touraine.

*morne, sans but ni sens, contre la tristesse et la solitude de ceux qui se sentent abandonnés à eux-mêmes et qui ne savent plus donner.*» Ainsi s'exprimait le pasteur Payot, le 23 mars 1979, au cimetière de Montbazon, devant la tombe ouverte qui allait accueillir, pour l'éternité, Lilian Whitteker.

Nous allons retracer ici, brièvement, le parcours suivi par cette artiste américaine, pendant près d'un siècle, 97 ans exactement, qui l'a menée de sa naissance aux États-Unis à ce petit cimetière de Touraine où elle repose. Je dois, avant de commencer, remercier plus particulièrement Ludovic Vieira qui a, de nombreuses années durant, collecté et enregistré les témoignages de ceux qui l'ont le mieux connue, et rassemblé la plus importante documentation que je connaisse à son sujet. Je le remercie de l'aide qu'il a bien voulu me fournir et l'associe bien sincèrement à cette communication. Le récit de la vie de Lilian Whitteker ferait, sans aucun doute, un excellent roman. Nous nous contenterons ici, dans l'espace qui nous est imparti, d'en donner une simple trame en rappelant les grandes lignes et les faits marquants. Nous montrerons ensuite la spécificité de l'art de Lilian Whitteker et ce qui en fait sa valeur.

L'histoire commence donc aux États-Unis. Lilian Whitteker est née le 10 octobre 1881 à Wyoming, banlieue de Cincinnati, dans l'Ohio. Elle est la seconde d'une famille aisée de six enfants (fig. 1). Son père est grainetier-herboriste. Son appartenance à la franc-maçonnerie de Cincinnati apparaît clairement sur les armoiries de la famille. Sa mère, Mary Fry, compte parmi ses ancêtres, un des tout premiers colons britanniques, Thomas Cousins Fry, débarqué à Rhode-Island, près de Boston, en 1632. Également, parmi les lointains ancêtres de Lilian, on trouve, toujours du côté maternel, sir Rowland Hill, qui fut ministre des Postes de la reine Victoria, et l'inventeur du premier timbre poste, en 1840. Lilian, qui en était très fière garda toute sa vie, une photographie de son portrait qui est conservé à la *National Gallery* de Londres.

Après des études, dont elle parlait peu, elle s'inscrivit à dix-huit ans, en 1899, à l'École des Beaux-Arts de Cincinnati. Elle y fut une très bonne élève, confiait-elle, ajoutant : *« l'enseignement y était d'une extrême rigueur ; cette sévérité, à l'époque, me révoltait, mais j'ai reçu, grâce à elle, une solide formation classique et, aujourd'hui, je remercie mes professeurs. Je leur dois ces fortes bases sans lesquelles il ne peut y avoir d'art véritable. »*

Elle suivit également les cours du peintre Frank Duveneck, qui, de retour d'Europe, venait d'ouvrir une école à Cincinnati. Ce peintre, qui avait fréquenté les milieux artistiques de Munich, puis de Venise et Florence, peignait des

scènes et des portraits dans un style réaliste, caractérisés par un coup de brosse vigoureux et que l'on pourrait, par exemple, rapprocher de Courbet. La fréquentation de l'Italie, sa lumière et ses couleurs, éclairciront sa palette et le rapprocheront de l'impressionnisme. Il produira alors des œuvres dans le goût de Manet. Cet enseignement aura une forte influence sur Lilian Whitteker, et ses premières peintures s'en ressentiront (fig. 2).

Inscrite en 1910 à l'école des Beaux-Arts de Boston, elle y poursuit ses études. En 1916, elle y expose, dans le cadre de l'exposition annuelle des travaux d'élèves, deux peintures dont elle conservera les photographies : le *Portrait d'une nurse à la lecture* et un *Nu féminin* (fig. 3). En 1917, elle reçoit une médaille de bronze au Salon des Beaux-Arts de Chicago. Elle travaille pour le musée de la Mode de Cincinnati et crée des personnages illustrant la



**Fig. 1 :** Lilian au centre avec ses frères et sœurs.



**Fig. 2 :** Une des premières toiles de Lilian Whitteker.



**Fig. 3 :** Nu féminin de 1916.

mode française. Elle conçoit un projet pour un ensemble de fresques destinées à orner la Cour d'Appel de Cincinnati et rappelant l'histoire de la construction de la ville. Ces fresques ne seront pas réalisées mais lui vaudront un prix lors de l'exposition des maquettes, deux ans plus tard à New-York. Cette exposition de 1919 jouera un rôle essentiel dans la vie de Lilian. Elle y croise, en effet, un cousin très éloigné, William Perry Dudley. Il a dix ans de moins que Lilian, puisque né en 1891 à Exeter, dans le New-Hampshire, banlieue riche de Boston, sur la côte atlantique. Il est architecte-paysagiste, domicilié à New-York et à Exeter, et marié. Il convainc Lilian de venir habiter dans la « Big-City ». Ce qu'elle fera de 1920 à 1922. Durant cette période, elle pose pour des peintres ou des photographes, crée des cartons pour des mosaïques ou des tapisseries et réalise des décors et costumes pour une pièce de Rachel Barton-Butler, *Alice au Pays des Merveilles*, d'après Lewis Carroll, qui sera représentée au *Little Theater* à Broadway en 1920.

En 1922, Lilian quitte New-York et revient s'installer chez ses parents, qui ont déménagé et sont venus habiter à Provincetown, dans le Massachussets, se rapprochant ainsi d'Exeter, résidence habituelle de William Dudley. En février, abandonnant sa femme, William entraîne Lilian dans un périple en France. William y est déjà venu quelques années auparavant, en 1917, engagé comme volontaire dans une unité de fusiliers-marins. Il a été blessé à Saint-Mihiel, en septembre 1918, et a passé sa convalescence au manoir des Mesliers, à Chambray-lès-Tours. À cette occasion, il a découvert Montbazou et les ruines de son château féodal, alors proposé à la vente. Quatre ans plus tard, le 17 mars 1922, accompagné de Lilian, William s'en rend acquéreur. Après un bref aller-retour aux États-Unis pour régler leurs affaires, William et Lilian décident de s'y installer à demeure dès la fin de l'année 1922. Commence alors, dans cet entre-deux-guerres, une longue période de bonheur partagé et de restauration enthousiaste du château.

*« Rebâtissons, amis, ce château périssable  
Que le souffle du monde a jeté sur le sable  
Replaçons le sofa sous les tableaux flamands... »*

Lilian aime citer ces quelques vers, qu'elle recopie dans ses cahiers.

Alternant avec le labeur nécessaire à la remise en état des lieux, les réceptions et mondanités se suivent. Parties de badminton, excursions et

chasses à courre se succèdent. *«Nous étions en extase devant la tour de Montbazon que William avait achetée et fous de voir la vigne pousser, alors qu’aux États-Unis c’était la prohibition. Le vin de Montlouis alternait avec le lait de chèvre. Nous étions heureux.»* dira-t-elle, dans une interview accordée à Jean Chédaille des années plus tard.

William et Lilian fréquentent les Doyen, propriétaires du château de Longue-Plaine à Sorigny, les Carvallo à Villandry et presque tous les châtelains que compte la Touraine. Notamment les Bedaux, qui possèdent le château de Candé à Monts. Charles Bedaux est un personnage influent, marié à une très riche américaine. Il est en relation étroite avec les gouvernements américain, français et allemand de l’époque. Sa vie est un véritable roman, qui a d’ailleurs été écrit et dont on a tiré un film.

Dès son arrivée en France, Lilian y a trouvé l’inspiration pour ses peintures. Elle déclare : *«À mon arrivée en France, je fus comme éblouie : la nature m’apparut si belle, si parfaitement équilibrée que je n’ai jamais eu le courage de m’en séparer pour retourner aux États-Unis...»* Dès 1923, elle expose au Salon des Beaux-Arts, qui se tient à l’Hôtel-de-Ville à Tours. Elle y présente une peinture du donjon de Montbazon (fig. 4).

Elle participera ensuite activement aux expositions, nombreuses, qui ont lieu, à Tours dans l’entre-deux-guerres, s’intégrant facilement au milieu artistique local et recevant ainsi à sa table le peintre Maurice Mathurin, grand



**Fig. 4 :** Le château de Montbazon.

Prix de Rome et alors directeur de l'école des Beaux-Arts de Tours, personne sans doute la plus influente dans le milieu artistique tourangeau à cette époque, mais aussi l'architecte Jean-Marie Hardion, les écrivains Roland Engerand et Laurence Berluchon et beaucoup d'autres encore, notamment, à partir de 1926, le sculpteur américain Jo Davidson, qui venait de s'installer à Saché. Elle rencontre souvent Edna Boies Hopkins, artiste américaine, son aînée de quelques années, qui avait, comme Lilian, fréquenté l'*Art Academy* de Cincinnati et était venue s'installer en France en compagnie de son mari le peintre James Hopkins. Une grande complicité s'établira entre eux, due à la similitude de leurs parcours et à leur même affinité pour l'art. Lilian servira de modèle à James Hopkins et conservera, toute sa vie les toiles qu'il avait faites d'elle. Il en est de même pour les deux artistes américaines Ethel Mars et son amie Maud Hunt Squire qui avaient, comme Lilian, étudié à Cincinnati avec Frank Duveneck et étaient venues s'installer en France. Lilian conservait des œuvres de ses amies, notamment des bois gravés, des dessins et des aquarelles.

Cette vie de bonheur et d'insouciance «à la française» va s'interrompre quelques mois pour Lilian en 1925 et 1926. La légitime M<sup>me</sup> Dudley, qui était restée aux États-Unis, arrive en France, et vient rejoindre son mari à Montbazou. Lilian s'éloigne et retourne, elle, aux États-Unis, dans sa famille. Elle y restera jusqu'au décès de son père au printemps 1926. Lors de ce court séjour qui sera d'ailleurs le dernier aux États-Unis, elle s'inscrit au «Club artistique féminin de Cincinnati» (fig. 5).

Au décès de son père, elle revient en France, regagne Montbazou, le château, William... et M<sup>me</sup> Dudley. Cette situation, faisant preuve d'un certain modernisme, intrigue et fait jaser dans la bonne société tourangelles. D'autant plus que l'on raconte que William, Lilian et Madame occupent chacun un étage du château. Il en sera ainsi durant une dizaine d'années, jusqu'au départ, en 1936, de M<sup>me</sup> Dudley pour le manoir du Petit-Bois à Vouvray, et son divorce en 1938. Mais elle et Lilian resteront très amies, Lilian venant même lui décorer sa chambre de fresques. L'année suivante, 1939, est marquée par d'importants événements. C'est une nouvelle déclaration de guerre avec l'Allemagne. William Dudley est citoyen américain, il ne désire pas rester en France. Il regagne les États-Unis après, toutefois, s'être remarié le 13 novembre 1939 à la mairie de Montbazou avec... Marika Cassapoglou, une jeune Grecque de 28 ans, née à Smyrne en Turquie. Il ne reviendra jamais en France, excepté pour un rapide séjour en 1957, destiné à surveiller des travaux de consolidation du donjon.



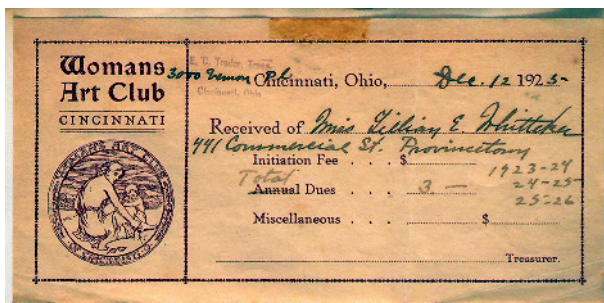


Fig. 5 : Inscription au *Womans Art Club* de Cincinnati.



Fig. 6 : Lilian Whitteker vers 1940.

Une nouvelle vie commence pour Lilian, alors âgée de près de soixante ans et seule dans l'ancienne forteresse médiévale (fig. 6). C'est le début de la guerre. Le château est réquisitionné en juin 1940, lors du repli du gouvernement en Indre-et-Loire, pour abriter des militaires du ministère de la Marine. En 1941, ce sont les militaires allemands qui montent l'interroger dans son « nid d'aigle » et qui recherchent le « trésor caché ». Parfois les visites sont plus amicales. Claude Morin, dans son ouvrage *Les Allemands à Tours 1940-1944* rapporte une visite, le 5 octobre 1941, de 4 officiers et 14 sous-officiers allemands, venus faire du tourisme en Touraine et à qui Lilian Whitteker présente ses tableaux. En décembre 1941, lors de l'entrée en guerre des États-Unis, Lilian, citoyenne américaine, est invitée à retourner dans son pays.

« *Ma vie est ici. Je suis française et j'en suis très heureuse* » proclame-t-elle fièrement, refusant de se plier à cette pressante invitation. En réalité, Lilian gardera toujours la nationalité américaine et ne se fera jamais naturaliser française. Cela lui vaudra d'être arrêtée en septembre 1942 et incarcérée au camp de Vittel, dans les Vosges, en tant que citoyenne d'un pays ennemi. Elle en sera libérée en mars 1943 grâce, semble-t-il, à l'intervention efficace de son ami Charles Bedaux dont nous avons dit plus haut qu'il était en relation directe avec toutes les autorités, de quelque camp qu'elles fussent, à l'époque. Revenue à Montbazoin, Lilian reprend son travail et expose en avril aux Nouvelles Galeries à Tours.

Sans ressource dorénavant, elle commence, dit-elle, « *une nouvelle vie à l'état pur* ». Pour subsister, elle a ses tableaux, quelques mandats que lui fait parvenir William des États-Unis, la fabrication de fromages produits avec le



**Fig. 7 :** Aquarelle de Vence, 1955.

lait des chèvres qu'elle élève, à présent, dans le donjon. Cette situation matériellement difficile, est toutefois rendue plus supportable par la présence de ses nombreux amis. Ainsi une riche Tourangelle, d'ascendance américaine et possédant une villa à Vence, l'invite assez fréquemment pour des séjours sur



**Fig. 8 :** Lilian Whittaker vers 1965.



la Côte d'Azur, lui évitant ainsi de passer les mauvaises périodes hivernales dans son château difficile à chauffer. Elle profite du soleil et rapporte des paysages lumineux (fig. 7). En 1955, elle est à Nice où elle exposera d'ailleurs ses œuvres un peu plus tard, en 1963, à l'église américaine. Sans être réellement pratiquante, Lilian est restée fidèle à sa foi protestante et est en relation avec les membres de l'Église Réformée à Tours. Elle participe tous les ans aux ventes de charité organisées par la communauté en offrant un de ses tableaux, et accueille régulièrement le pasteur au donjon. En 1957, William Dudley fait, comme nous l'avons signalé plus haut, un court séjour à Montbazon. Il est venu surveiller des travaux pour consolider le donjon, en faisant construire une ceinture intérieure en béton. Mais il ne s'attarde pas en Touraine et retourne à Exeter, auprès de sa femme et de sa fille, Anna, née en 1942 de son union avec Marika Cassapoglou.

L'année suivante, en 1958, la vue de Lilian est si mauvaise qu'il faut l'opérer de la cataracte. Sa vue reste néanmoins relativement basse, ce qu'elle prend avec philosophie. « *C'est tant mieux, déclare-t-elle, car maintenant je ne vois plus que l'essentiel ! L'affaiblissement de mes yeux m'a donné la vraie notion des choses, de leur forme et de leur couleur.* »

En 1963, sa réputation d'artiste est bien établie, et son œuvre, dont les qualités sont reconnues, fait l'objet d'une grande exposition rétrospective au musée des Beaux-Arts de Tours. Cette exposition remporte un grand succès et est une consécration pour Lilian, lui procurant des moments de grand bonheur. Des opportunités lui permettent cette même année de présenter ses toiles en Italie, à Rome et Positano. Malheureusement, à la fin de l'année, en novembre, l'assassinat du Président John Fitzgerald Kennedy l'affecte tout particulièrement. Elle peint, en son honneur, un tableau de roses rouges qu'elle intitule *Les roses de Dallas* (fig. 8).

L'année suivante, en 1964, William, lassé d'Exeter et de Marika, se manifeste et propose à Lilian de revenir avec elle à Montbazon. Cette perspective n'enthousiasme guère Lilian, qui le dissuade de venir, alléguant leurs âges respectifs, 73 et 83 ans. Quelques mois plus tard, le 14 avril 1965, William, qui était en instance de divorce avec Marika, se suicide. Lilian culpabilise. Elle ne se pardonnera jamais de ne pas avoir été à ses côtés pour lui éviter ce geste fatal. Affectivement, le choc est rude et, matériellement, la situation devient complexe. En effet, en janvier, William avait rédigé son testament. S'il laissait sa fortune à sa fille, et le minimum légal à sa femme,

au cas où le divorce ne serait pas prononcé à la date de son décès, il ne mentionnait nullement Lilian. Sauf toutefois, et de façon indirecte, en légant sa propriété de Montbazon au ministère des Beaux-Arts en France. Un codicille, en date du 31 mars, modifiait ce legs, l'attribuant à la commune de Montbazon. La situation de précarité de Lilian à ce moment appelait des décisions urgentes. À l'initiative de Jacques Davidson, fils du sculpteur Jo Davidson, apparenté à Calder, se crée, en 1966, une association dite « Association culturelle Franco-Américaine des Amis de Lilian Whitteker ». Autour de Jacques Davidson on trouve, au bureau, ses amis peintres tourangeaux, Geneviève et André Besse, Gassies, Vignac, Maillot, Chenue, Petit, M<sup>me</sup> Gruer, épouse du Docteur Gruer de Veretz qui fait également partie du bureau en compagnie du docteur Arnaudeau, de Montbazon, ainsi que sa fidèle amie, M<sup>lle</sup> Rabusseau, qui sera secrétaire de l'association.

L'idée est de créer avec l'aide de la municipalité de Montbazon, alors héritière du château, un centre culturel franco-américain qui pourrait accueillir des manifestations culturelles et, surtout, préserver la présence de Lilian dans les lieux, tout en lui assurant de quoi vivre. Ainsi vont naître les expositions annuelles des peintures de Lilian, chaque mois de juin, accompagnées de garden-parties au château (fig. 9). Lilian a plus de 85 ans et elle vit une période de profond déséquilibre, mais aussi d'intense activité artistique (fig. 10).

Le prix « Lilian Whitteker » est créé et est destiné à récompenser un jeune artiste tourangeau ayant concouru sur un thème donné chaque année. La remise du prix, lors des expositions au donjon, donne lieu à des réceptions agrémentées de concerts offerts au public. Lilian crée en 1968 une « École du Donjon » où elle enseigne par l'exemple sa théorie des trois couleurs « *aux personnes qui, sans posséder de talents particuliers, sont capables de sentir et de comprendre les couleurs* ». Elle montre comment recréer à partir des trois couleurs fondamentales, et par mélange, toute la palette nécessaire à l'exécution d'un tableau. Pendant ce temps, l'association des Amis essaye de régler le problème du maintien de Lilian au château et l'assurance de sa prise en charge. Las, après quatre ans de démêlés juridiques et administratifs, la commune de Montbazon, effrayée par la perspective des dépenses à prévoir, refuse le legs. Le domaine revient à Anna et Marika Dudley. Qui le mettront en vente. Il n'est plus possible de maintenir Lilian à Montbazon, d'autant plus que le château est assez mal aménagé et peu pratique pour une femme de son



**Fig. 9 :** Dans les jardins du château de Montbazon, sanguine, 1968.



**Fig. 10 :** Lilian Whittaker dans son atelier au château en 1968.

âge réclamant une surveillance sérieuse. Le docteur Gruet, qui exerce à la maison de retraite de La Bourdaisière à Montlouis, propose de l'accueillir. Au terme d'un accord passé avec la ville de Tours, celle-ci prend en charge les frais de pension et en échange est instituée légataire universelle de Lilian. Le déménagement a lieu en décembre 1970. Lilian quitte définitivement son cher donjon. Après diverses péripéties, il sera vendu en 1984 .

Commence alors pour Lilian la dernière partie de sa vie, qui ne sera pas la moins active, du moins sur le plan artistique. Les expositions annuelles commencées au donjon se poursuivent à La Bourdaisière où on lui aménage un appartement et un atelier où elle peut travailler. Elle reçoit beaucoup, peint aussi beaucoup, et les «Dimanches de la Bourdaisière» au mois de juin sont le rendez-vous du «tout Tours». En 1972, elle est victime d'un infarctus, qui fait craindre pour sa santé, mais elle se rétablit parfaitement. C'est encore une période d'intense activité créatrice. Néanmoins elle est fatiguée. Comme elle l'a toujours fait, elle met par écrit ses pensées. *«Il y a des jours où, chez moi, je cesse de travailler, des jours où mon enthousiasme s'arrête. C'est le cas aujourd'hui. Je vis en léthargie. Il faut que j'aille à une réception cet après-midi, ça fait partie des obligations mondaines de nos jours, et pourtant, pendant tout ce temps, je souhaite m'enfoncer de plus en plus dans la solitude... Peindre est un soulagement.»* écrit-elle en juin 1978. Tous ses amis la voient devenir centenaire mais c'est à 97 ans, le 20 mars 1979, qu'elle s'éteint à la Bourdaisière. Selon ses volontés elle est inhumée dans son cher Montbazou le 23 mars.

En avril 1981, la ville de Tours décide la mise en vente des biens dont elle a hérité, et ceux-ci sont vendus aux enchères le 3 décembre 1981 à l'Hôtel des ventes de Tours. Seront dispersés ce jour-là environ 400 toiles, huiles sur papier, dessins, sanguines, fusains, pastels, ses précieux carnets de croquis, résumé de toute une vie en peinture, ainsi que quelques livres et meubles, provenant du donjon, et qu'elle avait apportés à la Bourdaisière.

Au-delà du personnage, aujourd'hui disparu, et dont nous venons, à grands traits, d'évoquer la vie si romanesque, laissant de côté tant d'anecdotes savoureuses, subsiste l'œuvre de l'artiste, et c'est ce dont j'aimerais maintenant vous parler.

L'œuvre de Lilian Whitteker s'étend sur près de quatre-vingts années. Il est évident que, durant une aussi longue période et par l'apport des

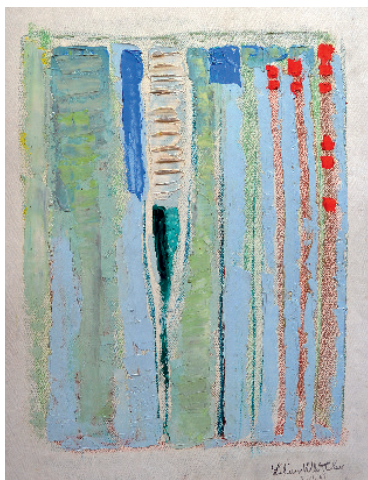
nombreuses rencontres qu'elle sera amenée à faire, son style va évoluer. Cependant elle restera fidèle à ses thèmes préférés : les paysages, les portraits et les fleurs. Les scènes historiques, par exemple, constituent une part infime de son travail. On peut citer les projets pour la cour d'appel de Cincinnati, vers 1920, et des fresques pour décorer le logis qu'elle habite avec William au château de Montbazou. Mais cela reste anecdotique. De même que les sujets animaliers, bien que l'on puisse retrouver, parfois, un âne, des chèvres, un chien ou un paon au coin d'une œuvre, car Lilian vivait constamment en compagnie d'animaux familiers.

Ses styles se rattachent à de nombreux mouvements picturaux. Leur variété crée une certaine complexité pour aborder son œuvre, d'autant plus qu'ils sont souvent menés de front. L'évolution est loin d'être linéaire. En effet elle n'abandonne jamais totalement un style pour un autre, même si à certaines périodes certains sont prédominants. On rencontrera ainsi un style académique acquis lors de ses études, puis une peinture décorative, d'influence post-cubiste, provenant de la stylisation des formes, et se rattachant à la période dite Art-Déco. Elle s'intéresse, bien sûr, à l'impressionnisme et au post-impressionnisme, mais aussi au surréalisme et à l'abstraction (fig. 11).

On rencontre, parfois, une tentation de naïveté poétique ou de primitivisme, et l'art des miniaturistes indiens ne lui est pas étranger. On peut retrouver tout cela à travers les maîtres qu'elle cite volontiers et dont elle se réclame dans ses paroles ou ses écrits. En premier lieu Édouard Manet qui construit ses tableaux avec vigueur et solidité, employant une touche large et une matière épaisse. Lilian lui rend un hommage appuyé, en s'inspirant de son portrait de Berthe Morisot pour peindre le portrait d'une de ses amies.

Berthe Morisot est, avec son beau-frère Édouard Manet, une des fondatrices du mouvement d'avant-garde que fut l'impressionnisme. Volontiers rebelle et féministe, son exemple ne pouvait qu'enthousiasmer Lilian. Tout comme Mary Cassatt, autre peintre impressionniste américaine, venue poursuivre sa carrière en France et que Lilian admirait. « *Les peintres qui me touchent le plus ? Les impressionnistes, Renoir, bien sûr, Bonnard et beaucoup d'autres. Je suis venue en France pour voir la peinture impressionniste* » déclarait-elle dans une interview publiée dans *La Nouvelle République* en 1963. « *J'ai trouvé, en Touraine, la lumière, le climat, toutes les fleurs que j'aime peindre* » ajoutait-elle.





**Fig. 11 :** Composition abstraite, huile sur papier, 1967.



**Fig. 15 :** Jardin de rêve, huile sur papier, 1974.



**Fig. 16 :** Jardin de rêve, huile sur papier, 1974.



**Fig. 12 :** Bouquet de roses, huile sur toile, 1969.

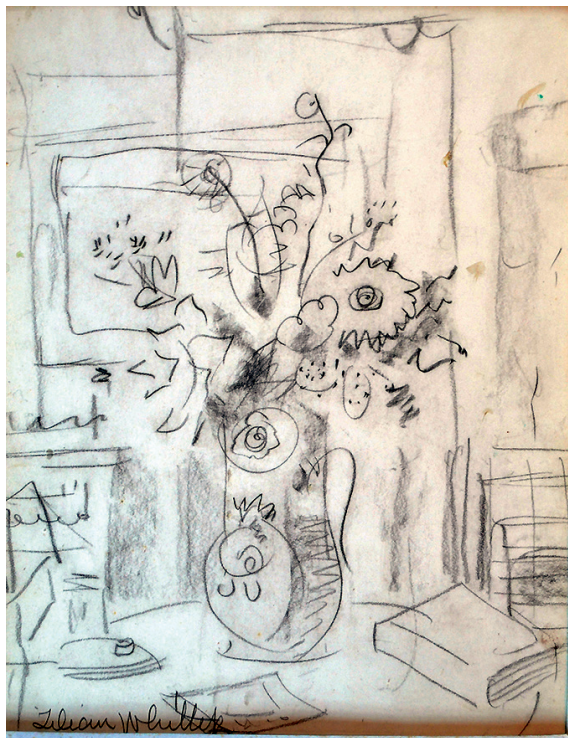


Fig. 14 : Bouquet, dessin, vers 1960



Fig. 13 : Stylisation, dessin, 1925.





**Fig. 17 :** Alexander Calder et Lilian Whitteker en 1974 (*La Nouvelle République*, Pierre Fitou).



**Fig. 19 :** Fleurs stylisées, frottage.



**Fig. 18 :** Fleurs stylisées, hommage à Carzou ou Hartung, dessin.



**Fig. 23 :** Château de La Bourdaisière, sanguine, 1971.



**Fig. 20 :** Composition, huile sur papier,  
vers 1970.



**Fig. 21 :** Abstraction, huile sur papier,  
1967.



**Fig. 22 :** Fleurs, huile sur papier,  
vers 1965.



**Fig. 24 :** Grand bouquet, huile sur papier,  
vers 1970.



Une grande partie de l'œuvre de Lilian Whitteker, et sans doute la plus connue, est effectivement constituée de tableaux de fleurs traités dans un style impressionniste ou post-impressionniste (fig. 12). C'était pour elle un réel bonheur de les peindre, d'autant plus qu'ils étaient très appréciés des amateurs et se vendaient facilement, lui procurant une source d'argent bien nécessaire. Les nombreux portraits qu'elle a peints relèvent tous, également de cette esthétique impressionniste. *« Si ma formation est classique, ma peinture ne l'est pas : je fais ce qui m'intéresse de faire. J'ai commencé mes abstraits après avoir vu les arabesques d'un recueil de poèmes persans, le Rubbayat, d'Omar Khayyam. Si j'étais restée en Amérique j'aurai certainement poursuivi mes abstraits »* déclarait-elle. En effet, dès 1920 et sa période new-yorkaise, Lilian s'intéresse à la stylisation des formes et à leur puissance décorative (fig. 13).

Toute sa vie, elle travaillera à créer et à inventer des formes élégantes et expressives en recherchant ce qu'elle appelait « La ligne pure ». *« Study for a pure line »* note-t-elle sur de nombreuses études. Matisse est alors un exemple pour elle (fig. 14). Elle note : *« Sur Matisse... Maître de lui pour s'imposer une discipline capable d'organiser ses sensations ; miraculeuse sensibilité de la vision, puissance de l'invention »*. Comme Matisse, Lilian, en plus de dons exceptionnels pour le dessin, est aussi une remarquable coloriste (fig. 15 et 16).

Elle a le sens des nuances, des tons et des accords de tons. Elle remplit des feuilles d'essais qui lui servent de gammes pour ses recherches. *« Je sacrifie l'objet réel pour plus d'imagination et plus de style. Mes couleurs sont-elles trop crues ? Je vois la couleur avant la forme. J'aime les couleurs vives, primaires, mais très peu le rouge »* écrit-elle. Elle poursuit, en insistant sur son besoin d'isolement pour mener à bien son travail. *« Je désire une pièce de travail avec de l'espace et très peu de mobilier. Le donjon correspond à ce dont j'ai besoin, sous réserve de ne pas craindre les excréments de corneilles ou les pierres. À la nuit l'espace est à vous... S'il y a peu de choses pour stimuler, il y en a énormément pour vous gêner, avant que vous ne puissiez réaliser votre œuvre. M'asseoir parmi les chèvres est, à mon avis, plus satisfaisant que d'être parmi les gens. Elles semblent même être stimulantes, surtout à cause de leur forme blanche ; ce sont des lignes pures ! »*.



Quoique très entourée par de nombreux amis, Lilian aspire à une recherche solitaire et exaltée pour mener à bien ses créations. Avec ses mots et sa langue, curieux mélange d'américain et de français, elle déclare : « *Les artistes ont besoin de vivre écartés de le (sic) monde, sur eux-mêmes... Personne ne comprend leur langage; comment pourrait-il? (sic) Sauf s'il étudie le même langage; un artiste explique avec son pinceau, pas avec les mots courants.* » Et un peu plus loin elle note : « *un artiste paraît drôle parce qu'il voit cent fois plus loin, plus profond, plus merveilleusement.* ».

Cette complicité d'esprit elle la trouvera auprès de deux grands artistes, Alexander Calder et Max Ernst, venus s'installer en Touraine respectivement en 1953 et 1954 (fig. 17). Elle les fréquente par l'intermédiaire de son ami Jacques Davidson. D'eux, elle puise des forces nouvelles pour s'engager encore plus dans la voie de l'art contemporain et de l'abstraction (fig. 18). De Max Ernst, elle s'approprie des techniques de frottage, qu'elle emploie dans de nombreux dessins, et une grande liberté de composition héritée du surréalisme (fig. 19). Calder la pousse vers l'abstraction. « *Art abstrait ou bien art pur, art qui élève... qui est fait pour mener au-delà de lui-même, jusqu'à la réalité mystérieuse qu'il montre du doigt.* » écrit-elle (fig. 20 et 21). Et encore : « *Entre l'académisme figuratif et l'académisme abstrait, nous allons vers une nouvelle réalité, une nouvelle vision.* ». Elle affirme cette orientation lors d'une interview pour un journal américain en 1963: « *Je ne vois pas le 19<sup>e</sup> siècle comme un modèle pour moi. Je préfère Braque... Mon réel travail de création n'est pas classique.* » (fig. 22).

Cette synthèse des différents styles, qu'elle maîtrise parfaitement, la conduit à la spécificité de son travail qui trouve son plein épanouissement dans ses dernières œuvres, qu'elle crée en pleine liberté et avec une maîtrise parfaite, contrairement à ce que pourraient laisser penser son grand âge et ses apparentes faiblesses physiques. En effet on pourrait penser que les jaillissements de forme et de couleurs des œuvres créées durant son séjour à la Bourdaisière sont dues à des maladroites. Or il n'en est rien, bien au contraire. Il suffit, pour s'en convaincre, de constater la sureté de sa main pour tracer, à la sanguine, des vues du château de la Bourdaisière (fig. 23). Mais, dégagée des contingences matérielles, Lilian peut, enfin, donner libre cours à son inspiration et livrer son ultime message, le message d'une vie d'art et de peinture, (fig. 24).

Laissons, pour terminer, la parole à son ami, le peintre tourangeau Pierre Vignac, qui écrivait, lors de l'exposition rétrospective des œuvres de Lilian Whitteker au musée des Beaux-Arts à Tours en 1963 : *« Éprise de liberté, son œuvre reflète le bonheur de vivre dans un monde toujours jeune, lumineux et coloré. Son univers est un jardin aux fleurs multicolores. Ses tableaux, libres, spontanés, jaillissent dans la clarté, affirmant devant nos yeux que la nature est magnifique pour qui sait la voir. »*